

Sous la direction de  
Christophe Pradeau et Tiphaine Samoyault

Où est la  
littérature mondiale ?

Essais et savoirs



Paris, Presses Universitaires de Vincennes,  
2005.

Jérôme David

## Propositions pour une macrohistoire de la littérature mondiale

Depuis toujours peut-être, c'est-à-dire moins de deux siècles, l'évocation de la « littérature mondiale » s'accompagne d'un frisson. Frisson de l'humaniste des Lumières qui, au détour d'un roman chinois traduit en allemand, se reconnaît tout à coup dans des stylisations de l'être humain qu'il pensait très éloignées de la sienne; frisson du révolutionnaire qui perçoit dans cette mondialisation de la culture le ferment d'une conscience prolétarienne universelle; frisson inquiet de l'intellectuel critique face à ces deux formes d'occidentalocentrisme universalisant; frisson du littéraire, enfin, devant le vertige de lecture que laisse deviner, juste avant l'évanouissement (et la perte de connaissance que représentent les routines disciplinaires), une intuition de ce que serait le *corpus* textuel de la littérature mondiale. Les propositions théoriques récentes que j'aimerais discuter ici font toutefois naître un frisson tout à fait différent, celui de l'historien de la littérature confronté à un problème dont l'éclaircissement lui promet un déplacement majeur du point de vue, et peut-être un nouveau paradigme.

Ce nouvel enthousiasme ne nous épargne pas de nous interroger, comme le propose l'intitulé du volume, sur la notion de « littérature mondiale ». Cela suppose en particulier qu'on s'arrête sur chacun des mots employés: qu'est-ce que la *littérature* mondiale? qu'est-ce que la littérature *mondiale*? En quoi l'idée de littérature mondiale est-elle une *notion*, plutôt qu'un terme fourre-tout ou un concept?

Commençons par ce dernier point. L'idée de littérature mondiale, on le sait grâce aux entretiens transcrits par Eckermann, a été proposée par Goethe en janvier 1827. Il s'agissait d'une réflexion née de ses lectures du moment, soit un poème serbe et un roman chinois. Le terme fut repris presque vingt ans plus tard (dix ans après la publication en allemand des entretiens d'Eckermann) par Marx et Engels, dans leur *Manifeste du parti communiste*. Dans les deux cas, la littérature mondiale était perçue comme une réalité augurant un universalisme prometteur (celui des normes classiques pour Goethe, celui de la future révolution prolétarienne pour Marx et Engels); elle donnait l'idée de ce qu'elle pouvait devenir.

Aujourd'hui, la littérature mondiale est davantage une catégorie de classement et de lecture des œuvres littéraires; l'idée s'est généralisée jusqu'à inclure des œuvres antérieures à cette première formulation historique. En d'autres termes, c'est désormais un *domaine* – ouvert par une perspective critique – plutôt qu'une réalité évidente apparue au XIX<sup>e</sup> siècle. Et qui se serait imposée d'elle-même: la pérennité de la littérature comparée (basée sur la confrontation d'œuvres issues d'espaces nationaux, culturels ou linguistiques différents) témoigne encore aujourd'hui de la possibilité d'assigner toute œuvre littéraire à un contexte d'une moindre extension que la stricte échelle mondiale. La littérature mondiale n'est donc pas une évidence factuelle, et le postulat de son existence doit être justifié.

La littérature mondiale est ainsi devenue une notion. Mais est-elle un concept? En d'autres termes, cette dénomination recouvre-t-elle actuellement un repérage rigoureux de l'objet visé (dans un rapport précisément situé à la littérature comparée, aux *post-colonial studies*, aux *translation studies*, à l'histoire littéraire qui tente de renaître aujourd'hui, voire à la narratologie)? Ma réponse est négative, et j'aimerais l'appuyer en discutant successivement le livre de David Damrosch, *What is World Literature?*<sup>1</sup>, le livre de Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*<sup>2</sup> et ce qu'on peut appeler le « dossier Moretti », composé principalement de son article « Conjectures on World Literature »<sup>3</sup> et des réactions qu'il a suscitées<sup>4</sup>. Ma discussion va porter plus précisément sur ces trois caractérisations de la littérature mondiale, ou mieux, sur les formes d'historicité auxquelles elles associent l'évolution de la littérature mondiale.

### « Mondial » : un mot-valise ?

L'ouvrage de Damrosch a cette qualité de retracer clairement la genèse de la notion de littérature mondiale, et d'en détailler les enjeux actuels. En cela, c'est une synthèse bienvenue, dotée en outre d'une bibliographie très complète des travaux sur la question. L'auteur propose également une définition renouvelée de la littérature mondiale, qui l'amène à parcourir d'un même élan un *corpus* d'œuvres très éloignées du point de vue géographique, historique ou générique. L'inscription de ces textes dans un horizon aussi élargi s'accompagne d'une lecture rapprochée, et le régime de la preuve repose de façon traditionnelle sur le principe de la citation de passages exemplaires – sur une attention aux détails du texte proche de la microlecture. Sur ce point, comme nous le verrons, l'entreprise de Damrosch se distingue fortement de celles de Casanova et de Moretti.

La « mondialité » de la littérature, pour Damrosch, est un mode de lecture ajusté à une forme spécifique de circulation des textes. La littérature mondiale est d'abord caractérisée par sa tension entre un « contexte d'origine » (national) et un « contexte de lecture » (étranger)<sup>5</sup>. La littérature mondiale, ensuite, franchit ce fossé culturel de façon avantageuse: par définition, elle gagne à être traduite (« *World literature is writing that gains in translation* »<sup>6</sup>). La littérature mondiale, enfin, est une pratique de lecture (« *a mode of reading* »<sup>7</sup>); et le lecteur peut se confronter, en raison même de ce supplément esthétique, aux formes d'altérité charnières par les œuvres « mondiales ».

Cette valorisation de la traduction et de la lecture d'œuvres traduites s'éloigne du fétichisme philologique de la « langue d'origine », qu'on voit si souvent brandi par les détracteurs de toute approche en termes de littérature mondiale (s'il fallait lire toutes les langues pour lire tous les textes, qui pourrait en effet y prétendre?). Il ne faut donc pas négliger la fonction polémique de la triple définition de Damrosch<sup>8</sup>. Mais cette critique des pré-supposés des études littéraires traditionnelles ne s'appuie pas, dans l'argumentation de Damrosch, sur des constats exempts de difficultés. Chaque point, à vrai dire, soulève selon moi autant de problèmes qu'il en résout.

Pour commencer, l'assimilation des contextes d'origine et de lecture aux territoires nationaux (Inde, Brésil, ou France, par exemple<sup>9</sup>) n'est pas recevable. Non seulement l'un des « systèmes culturels »<sup>10</sup> en question peut s'avérer être une sorte de mosaïque

dont les différentes pièces mordent sur les pays limitrophes (cas de l'Inde), mais la distinction de deux cultures nationales (Brésil, France) passe parfois sous silence une domination culturelle qui rend cette distinction problématique, et même douteuse<sup>11</sup>. Damrosch semble par ailleurs soutenir qu'il y a autant de « littératures mondiales » que de réceptions nationales des œuvres étrangères qui gagnent à être traduites : « La littérature mondiale en tant que telle a une composition très différente selon les cultures [indienne, brésilienne, etc.] » (« *world literature itself is constituted very differently in different cultures*<sup>12</sup> »). Cette indexation nationale implique en toute rigueur ceci : les études portant sur la littérature mondiale ne sont envisageables qu'à l'échelon local, et la littérature mondiale est d'abord un objet de la littérature comparée ; et c'est dans un second temps seulement qu'on peut songer à considérer les littératures mondiales de chaque pays comme des variations d'un même phénomène, éventuellement appréhendé de façon spécifique. Mais quel est ce phénomène, et comment Damrosch le reconnaît-il à l'œuvre dans des contextes très différents ?

Ici, les plus grandes difficultés surgissent. La littérature mondiale, on l'a vu, est un mode de circulation, mais la trame nationale privilégiée par Damrosch masque, dans le cas précis de la littérature, la porosité culturelle des frontières, les tropismes symboliques des hégémonies, à quoi on peut encore ajouter l'émergence récente d'une circulation d'emblée transnationale de certains textes (celle-là même qui rend possible des parutions simultanées dans une multitude de langues). La littérature mondiale, sous la plume de Damrosch, est aussi un mode de lecture. Cela signifie que la « mondialité » de la littérature s'établit dans une relation entre un texte à grande « variabilité » et un contexte de lecture spécifique. La littérature mondiale n'étant pas un *corpus* pré-déterminé<sup>13</sup>, sa constitution incombe au lecteur. La « mondialité » des œuvres est donc, pour Damrosch, de l'ordre du *lisible* ; elle engage une subjectivité lisante qu'il lui importe peu de situer historiquement, ou socialement. La « variabilité » des œuvres n'est ainsi rien d'autre que le corollaire d'un tel primat de la lecture, et il n'est pas exagéré de dire que la littérature mondiale est alors si « ouverte » (au sens d'Eco) qu'elle se trouve définie par une opération vague sur un objet indéterminé. Comme mode de circulation, elle varierait en fonction des territoires nationaux ; comme mode de lecture, les corrélations (*toys azimuts*<sup>14</sup>) de textes qu'elle autorise varient de façon arbitraire, c'est-à-dire en fonction de

subjectivités supposées singulières ou de certaines préoccupations circonstancielles<sup>15</sup> – bref, selon des critères qui excluent toute mise en série argumentée des textes.

L'historicité de la littérature, mondiale ou non, n'a en somme, selon Damrosch, aucune incidence sur la constitution de ses variations. Sa temporalité, pour lui, est fixée par une gamme infinie de gestes de lecture (réceptions collectives d'œuvres traduites aux échelles nationales, enseignements variés sollicitant la « littérature mondiale », voire personnalités des lecteurs curieux d'altérité culturelle). La signification des variations historiques de la littérature mondiale n'intervient donc, le cas échéant, qu'après coup, pour poser le décor flottant de « ce qui est différent de nous ».

L'adjectif « mondial », dans l'ouvrage de Damrosch, est selon moi une variante involontaire de l'adjectif *vreu* (en anglais « *grue* ») jadis forgé par le philosophe analytique Nelson Goodman. Ce dernier en précisait ainsi l'usage : un objet *x* est *vreu* s'il est vert avant *t*, ou alors bleu après *t*<sup>16</sup>. Par là, il voulait attirer l'attention sur le hiatus possible entre la forme *valide* d'un raisonnement et la caractérisation *problématique* de ses composantes, entre la rigueur logique et la pertinence philosophique. En d'autres termes, l'adjectif « *vreu* » est susceptible d'embrayer une induction rigoureuse, sans qu'on sache très bien à partir de quoi on raisonne.

De la même manière, un texte est « mondial », pour Damrosch, s'il est *monotone* (ou *monolingue*) avant d'être traduit, et *dialogue* après traduction. Ce raisonnement est-il pour autant valide ? On reconnaît les *règles d'induction*, pour ainsi dire, de la critique postcoloniale : tensions inscrites dans les textes entre systèmes culturels, expérience de lecture problématique ouvrant sur une altérité irréductible, décentrement de soi. Mais Damrosch emploie ce cadre d'analyse en lui soustrayant cette règle cruciale de *caractérisation des corpus* postcoloniaux : la contextualisation sociohistorique attentive aux effets d'hégémonie. La littérature mondiale recouvre donc, si l'on suit Damrosch, n'importe quel texte passé au crible d'une lecture postcoloniale décontextualisée ; ou si l'on préfère, la « mondialité » de la littérature relève d'une esthétique anhistorique. C'est assez pour que l'*histoire* de la littérature ne soit pas concernée.

Le caractère « mondial » de la littérature peut aussi désigner, tout simplement, l'extension planétaire d'un phénomène littéraire. C'est apparemment l'acception la plus triviale de l'adjectif qui prévaut alors. Mais le regard géographique peut être problématisé,

et replacé dans une perspective historique: « le monde » devient une catégorie de perception variable, englobant des territoires de nature et d'étendue très différentes d'une époque à l'autre, et sans commune mesure avec notre globe actuel, quadrillé dans ses moindres replis. La « mondialité » de la littérature devient géo-historique.

L'émergence d'un « monde » recouvrant l'ensemble de la planète est récente (fin du XV<sup>e</sup> siècle au plus tôt). Elle a significativement, que l'un des « mondes » (économiques, sociaux, culturels, symboliques, etc.) qui coexistaient alors sur la surface de la terre a réussi à s'imposer jusqu'à menacer l'existence des autres. Cette unification correspond à la naissance du capitalisme ainsi qu'à l'expansion des échanges marchands au profit de l'Europe et, plus largement aujourd'hui, des zones occidentales.

Casanova et Moretti associent la naissance de la littérature mondiale à ce seuil historique d'extension *planétaire* des échanges culturels. Cette évidence indiscutée a les conséquences suivantes. Elle borne d'abord le champ chronologique de l'enquête (XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles), par un geste théorique couplant « mondial » et « planétaire ». Ces limites temporelles ont pour effet critique de résituer l'universalisme de Goethe dans une configuration historique précise, dont il serait en quelque sorte l'hypostase; mais que faire désormais des romans chinois antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle qui suggèrent à l'écrivain l'idée même de littérature mondiale ? J'y reviendrai. Il y a une autre conséquence à ce bouclage chronologique. Si, comme Casanova et Moretti, on considère que l'expansion capitaliste rend possible l'avènement de la littérature mondiale, cette genèse doit peser sur sa délimitation et sur son fonctionnement. Aussi modélisent-ils tous deux la logique de la littérature mondiale sous la forme d'un marché, narratif ou formel pour Moretti, symbolique pour Casanova. Nous sommes loin de Damrosch. Mais il y a loin aussi de Casanova à Moretti, et leurs divergences font naître chez l'une et l'autre des problèmes différents que j'aimerais tenter maintenant de formuler précisément.

### Capitales littéraires mondiales et semi-périphérie

*La République mondiale des lettres* de Pascale Casanova est un ouvrage pionnier en langue française. Paru en 1999, son *corpus* de travail est d'une richesse et d'une diversité très rares dans les études

littéraires francophones. L'éventail des auteurs discutés couvre plusieurs siècles et un grand nombre de territoires nationaux dont la France, l'Angleterre et l'Allemagne, mais aussi l'Inde, l'Irlande ou le Pérou.

La « mondialité » de la littérature, pour Casanova, n'est pas un état qui caractériserait un *corpus* d'œuvres. Il s'agit avant tout d'un processus par lequel un universalisme littéraire, d'abord fabriqué à l'échelon national, a réussi à s'imposer progressivement dans d'autres régions culturellement dominées. Il n'y a même, à proprement parler, jamais eu de « littérature mondiale », mais un « espace littéraire mondial » où circulent, de façon inégale, des croyances en telle ou telle définition de la littérature (le purisme formel contre l'engagement politique, par exemple). Dans ce territoire culturel organisé autour de « capitales » rayonnantes (Paris, New York, Berlin, etc.), Casanova distingue un bon et un mauvais internationalismes. Le bon internationalisme crée une communauté imaginée d'auteurs, partageant cette croyance en l'« autonomie » de la littérature; le mauvais découle des structures transnationales d'édition visant « le marché de masse » et privilégiant le profit sur la création<sup>17</sup>.

Une telle norme tacite de la valeur littéraire conduit ainsi Casanova à dénigrer David Lodge<sup>18</sup>, après avoir qualifié Paul Auster d'écrivain « important »<sup>19</sup>. Je ne livre pas les noms pour le simple plaisir de déclencher une polémique *ad personam*. Ce qui me frappe ici, c'est que cette distinction et cette hiérarchie semblent si évidentes à Casanova qu'elle ne se sent pas tenue de les justifier. Cette grille de classement des écrivains n'est pourtant pas spontanée dans *La République mondiale des lettres*. Elle est un effet du modèle théorique qui sous-tend l'ouvrage, plutôt que des goûts personnels de son auteur. Or le tropisme qui préside à ces jugements de valeur est analogue à celui qu'on trouve dans la sociologie de Pierre Bourdieu.

La pertinence de ce rapprochement est amplement démontrée par les rares mentions des travaux du sociologue dans *La République mondiale des lettres*. Ces références parcimonieuses sont d'autant plus cruciales qu'elles affleurent à l'appui des thèses les plus générales de Casanova: si les notions de marché littéraire et de capital spécifique sont introduites par le biais d'une lecture préliminaire de Paul Valéry, leur formulation théorique s'autorise de l'article de Bourdieu consacré au « marché des biens symboliques »<sup>20</sup>; la justification, théorique là encore, de la possibilité

d'une norme comme le « méridien de Greenwich », qui est censé structurer l'ensemble de l'espace littéraire mondial et rendre possible sa description, convoque un autre ouvrage de Bourdieu, *Homo Academicus*<sup>21</sup> – et le fait que Casanova mobilise, à ce moment précis de l'argumentation, une enquête sociologique sans rapport avec la littérature est un indice supplémentaire de la prégnance de ce modèle dans son propos; la distinction entre « champ de production restreint » et « champ de production à grande diffusion »<sup>22</sup> renvoie également aux travaux de Bourdieu, et cette polarisation, qui donne naissance aux deux internationalismes distingués par Casanova, s'avère normative dans la mesure où elle est systématiquement couplée, dans le modèle même, à des oppositions qui débordent la stricte description historique (avant-garde/marché de masse; autonome/engagé, moral, utilitaire; reconnaissance artistique/succès éditorial; forme/contenu; sérieux/divertissement; etc.). Cette valorisation d'une certaine conception de la littérature, inscrite dans les catégories mêmes de l'analyse, explique enfin que l'« autonomie » de la littérature devienne plus et autre chose qu'une valeur quelconque, c'est-à-dire historiquement variable – elle cesse d'être un objet historique pour devenir un présupposé théorique (voire un moyen de libération offert aux écrivains démunis): on comprend que la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle français puisse figurer, pour Casanova comme Bourdieu<sup>23</sup>, l'état *normal* d'un champ littéraire, étant donné que la pratique romanesque dominante à l'époque répond entièrement aux sollicitations théoriques du modèle (autonomie revendiquée de la littérature, réflexivité de l'écriture, impersonnalité de l'énonciation romanesque, etc.).

Casanova extrapole ainsi le modèle de Bourdieu. Elle engage dans son enquête les mêmes interrogations, et surtout, les mêmes présupposés quant à la nature de la « bonne » littérature (une pratique sérieuse et réflexive), et quant à son évolution (une concurrence réglée entre promoteurs de conceptions littéraires antagonistes – soit, à l'échelle mondiale, entre des « nations »<sup>24</sup>). Mais l'extrapolation proposée dans *La République mondiale des lettres* fait dériver le modèle vers un *corpus* jusque-là inexploré par Bourdieu et ses collaborateurs, et s'avère de ce fait inédite par son ampleur à la fois *géographique* (parce qu'elle débordé les frontières nationales jusque-là respectées par Bourdieu, Christophe Charle, Rémy Ponton ou Anne-Marie Thiesse), et *historique* (puisqu'elle plonge en amont de la période étudiée par Alain Viala dans

*Naissance de l'écrivain*, et qu'elle se risque dans un contemporain plus proche de nous que la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle analysée par Gisèle Sapiro). Cette synthèse audacieuse a sa contrepartie: l'usage rigoureux du modèle de Bourdieu impose des exigences empiriques énormes, que le livre de Casanova ne remplit pas. Tout champ est déterminé, au niveau théorique, par des intérêts communs aux gens impliqués (une conception de la littérature), par des institutions (Académie ou Prix) qui consacrent et promeuvent des valeurs spécifiques communes à tout ou partie de ces gens « concernés », et par une concurrence entre ces institutions en vue d'imposer la légitimité des valeurs qu'elles défendent<sup>25</sup>. Substituer le terme d'« espace littéraire mondial » à celui de « champ littéraire mondial » ne suffit pas à masquer les conditions d'application du modèle implicite – or *La République mondiale des lettres* n'offre aucun aperçu quelque peu systématisé de ces trois traits définitoires de l'objet. Si, comme l'affirme Casanova, la littérature mondiale doit être doublement contextualisée (dans chacun des champs nationaux, et dans le champ international qui les pondère)<sup>26</sup>, cela ne signifie pas qu'il faut engager deux fois plus d'efforts empiriques que ceux qui ont été investis à propos du champ littéraire français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mais le même immense effort au carré (pour l'extrapolation géographique), voire au cube (pour l'extrapolation historique).

On arguera peut-être qu'une telle indexation empirique pourrait être épargnée à un modèle qui a par ailleurs fait ses preuves. Ce raisonnement un peu court n'a même pas besoin d'être réfuté ici. Le manque d'arguments fondés empiriquement est en effet le plus aigu dans les passages qui, précisément, s'éloignent du modèle de Bourdieu. Ainsi, les preuves empiriques à l'appui de la thèse centrale de l'ouvrage selon laquelle Paris serait la capitale littéraire mondiale depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au moins sont très ténues par rapport au poids de cette affirmation dans l'argumentation générale. Prendre acte de la rivalité actuelle entre Paris et Londres ou New York, et des débats qu'un tel enjeu de classement suscite à coups de « constats factuels » abusifs<sup>27</sup>, n'épargne pas pour autant de poser quelques hypothèses de bon sens susceptibles d'éclaircir les termes mêmes de la controverse. Or Casanova ne fournit pas de liste précise des critères entrant dans la détermination des capitales littéraires<sup>28</sup>. Et l'ouvrage ne porte aucune trace d'un questionnaire rigoureux dont on pourrait imaginer quelques rubriques formulées ainsi: quelle est la densité institutionnelle des capitales littéraires

concurrentes, et peut-on les répartir en fonction du nombre de maisons d'édition, de revues, de manifestations littéraires (salons, lectures, etc.), de ressources académiques ? Les capitales connaissent-elles un taux particulièrement élevé d'immigration culturelle (ce que laissent penser certaines remarques<sup>29</sup>) ? Comment quantifier (et interpréter) les mentions d'une ville dans les œuvres étrangères ? Faute d'un cadre fixant le calibrage empirique des assertions, il est presque impossible de discuter les postulats de Casanova sur des cas précis<sup>30</sup>.

Le modèle de Bourdieu impose une autre contrainte à Casanova : la description bipolaire des relations de domination. La formulation paradigmatique de ce « ou bien... ou bien... » quadrillé par le modèle théorique est un article de Bourdieu publié en 1985 sur la littérature belge (que Casanova cite d'ailleurs<sup>31</sup>). Le sociologue y soutient que les écrivains belges francophones n'ont jamais eu le choix qu'entre l'assimilation à la tradition française et le repli régionaliste – bref, qu'ils n'ont aucun autre destin artistique que la dilution dans les normes universelles dominantes ou dans leur envers dominé. Casanova reprend ce constat en évoquant le « nécessaire et terrible dilemme » des « écrivains démunis » : « soit affirmer leur différence et se "condamner" à la voie difficile et incertaine des écrivains nationaux (régionaux, populaires, etc.) écrivant dans de "petites" langues littéraires et pas ou peu reconnus dans l'univers littéraire international, soit "trahir" leur appartenance et s'assimiler à l'un des grands centres littéraires en reniant leur "différence" »<sup>32</sup>.

Il ne s'agit pas ici de pointer le déterminisme supposé du modèle sociologique. Dans les travaux de Bourdieu, un lecteur bienveillant distinguera le traitement macrosociologique du champ littéraire, qui répond effectivement, du fait de son échelle, à une causalité massive, et l'étude microsociologique des itinéraires individuels, où se déploie une forme d'indétermination historique rendant possible, à la condition d'une réflexivité de la part de l'écrivain, certaines évolutions d'ensemble (dans le cas des révolutions artistiques réussies). Dans le texte cité de Casanova, une lecture attentive soulignera « la voie difficile et incertaine » offerte aux dominés, pour rappeler qu'elle est déclarée possible ; et qu'en dépit d'une distribution inégale des « possibilités » formelles et esthétiques de la langue [littéraire]<sup>33</sup>, la « lucidité » propre aux écrivains démunis leur donne parfois la chance d'« inventer leur liberté d'artistes »<sup>34</sup> et de devenir des « révolutionnaires »<sup>35</sup>. C'est

une conséquence d'un autre ordre qui m'intéresse ici : cette polarisation fige en effet l'historicité de la littérature mondiale, et elle pèse sur l'usage que Casanova fait d'un autre modèle analytique, historique cette fois, associé à la somme de Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*.

Braudel est d'abord convoqué dans *La République mondiale des lettres* pour légitimer une conversion du regard impliquant le « temps long » des phénomènes et leur échelle mondiale<sup>36</sup>. Il est ensuite sollicité comme un argument d'autorité en faveur de la promotion de Paris au rang de capitale artistique mondiale dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>. Son modèle historiographique est enfin revendiqué comme matrice de la caractérisation de l'« espace littéraire mondial » : « centralisé », mais « inégal »<sup>38</sup>. Ce dernier point semble rejoindre les hypothèses de Bourdieu. Et la genèse de la littérature mondiale peut mêler, dans l'esprit de Casanova, la profondeur historique de Braudel et la finesse sociologique de Bourdieu : « L'histoire (comme l'économie) de la littérature, telle qu'on l'entendra ici, est [...] l'histoire des rivalités qui ont la littérature pour enjeu et qui ont fait – à coup de dénis, de manifestes, de coups de force, de révolutions spécifiques, de détournements, de mouvements littéraires – la littérature mondiale »<sup>39</sup>.

Mais Braudel, au contraire de Bourdieu, ne structure pas ses domaines d'objet sur un mode bipolaire. Le troisième tome de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, paru en 1979 (c'est ce volume que Casanova cite plusieurs fois), porte la marque des travaux de Immanuel Wallerstein. L'historien français a d'emblée salué la parution de *A Modern World-System* (1974) : « Ce livre me doit beaucoup, mais il m'a apporté énormément. »<sup>40</sup> Braudel a surtout été convaincu par le modèle de la domination économique proposé par Wallerstein. L'innovation majeure tient ici à l'insaturation d'un troisième pôle entre les dominants et les dominés. Rompant avec la bipolarisation de l'école de la dépendance (qui ne parvenait pas à expliquer l'émergence des « dragons asiatiques », et donc la possibilité de destins nationaux improbables), Wallerstein conçoit tout système-monde comme le produit d'une interaction entre un centre, une périphérie et une semi-périphérie. Braudel, prenant acte de cette structuration, parle pour sa part de zone centrale, de zone médiane et de zone marginale<sup>41</sup>.

Cette nuance est essentielle, selon moi. La notion de semi-périphérie rend d'une part le modèle de Braudel incompatible avec celui de Bourdieu sur le point crucial des rouages de la

domination. Elle amène en outre à reconsidérer les ressorts de l'historicité propre à la littérature mondiale. La semi-périphérie, comme zone de tensions très aiguës, offre en effet un potentiel de résistance et d'innovation considérable. Le simple fait que l'idée de littérature mondiale ait germé en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans la semi-périphérie de l'époque, devrait suffire à nous rendre ce point évident. L'analyse des potentialités historiques propres à ces espaces intermédiaires peut contribuer à situer certaines formes de « réflexivité » que le modèle de Bourdieu, à défaut de pouvoir en rendre compte de façon *endogène*, postule simplement chez les « grands » écrivains (Flaubert, Baudelaire, Ponge, Virginia Woolf, etc.) ou alors explique à l'horizon d'une psychanalyse étouffée<sup>42</sup>. L'hypothèse de la semi-périphérie, en variant le questionnaire de l'historien de la littérature, incite surtout à relancer l'enquête – et à interroger l'agencement du texte et du contexte retenu par Casanova.

Une discussion avec Jérôme Meizoz m'a convaincu de prendre au sérieux le terme de « centraux excentriques » proposé par Casanova et d'y chercher la formulation événementielle de cette semi-périphérie littéraire que je lui reproche d'oublier. Ce terme se trouve en note à la page 121, et désigne l'ensemble des « contrées [...] dominées non pas politiquement mais littérairement, à travers la langue et la culture, comme la Belgique, la Suisse romande, la Suisse alémanique, l'Autriche, etc. ». Plus encore, Casanova associe ces espaces à de « grandes révolutions littéraires : ils ont déjà accumulé des biens littéraires au moment des revendications nationalistes, et ils sont les héritiers, à travers la langue et les cultures traditionnelles, des patrimoines littéraires mondiaux les plus importants ; de ce fait ils ont assez de ressources spécifiques pour opérer des bouleversements reconnus dans les centres, tout en récitant l'ordre littéraire établi et les règles hiérarchiques du jeu<sup>43</sup> ». Tout cela fleurit bon la semi-périphérie, et le « miracle irlandais » proposé en modèle de cette « rupture avec la littérature centrale » devrait nous éclairer sur les contours des « centraux excentriques ».

Le chapitre consacré au « paradigme irlandais<sup>44</sup> » est crucial dans l'argumentation de Casanova, notamment parce qu'il « accomplit, en quelque sorte à l'état « pur » et dans sa presque totalité, la gamme universelle des issues littéraires à la domination<sup>45</sup> », ce qui étayerait le modèle dont j'ai précisément tenté de pointer

l'insuffisance empirique. Ce chapitre revient sur l'histoire littéraire irlandaise durant les années 1890-1930, et retrace la genèse de la constitution progressive d'un champ littéraire national. Cette autonomisation de la littérature irlandaise s'effectue dans le cadre d'un espace tout d'abord « démuné [...] de toute ressource littéraire », et Casanova suit les phases d'« accumulation littéraire » successives qui vont mener à « l'une des premières grandes subversions réussies de l'ordre littéraire »<sup>46</sup>. On peut donc s'attendre à trouver dans ce chapitre la mise en relief des facteurs qui contribuent à transformer une périphérie littéraire en semi-périphérie, puisque ce cas est exemplaire, et à voir discutées les raisons pour lesquelles les œuvres issues de cette semi-périphérie-ci ont eu un tel impact au centre – au contraire, semble-t-il, de la littérature belge ou suisse romande.

Le récit que livre Casanova est très convaincant. Il expose les préoccupations artistiques des écrivains irlandais, d'une manière qui rend compte, à une échelle collective, des raisons de leurs choix littéraires individuels. Les œuvres de Yeats, Hyde ou O'Conaire, Synge, O'Casey, Shaw, Joyce ou Beckett s'avèrent ainsi interdépendantes, dans la mesure où les bifurcations de chacune peuvent être rapportées pour l'essentiel aux polarisations engendrées par les précédentes. On a donc affaire à un champ littéraire national toujours plus structuré. Mais le *processus* d'accumulation littéraire n'est pas déductible d'un tel état de fait. Un espace littéraire peut en effet demeurer périphérique, comme c'est le cas de la Suisse romande, et n'en être pas moins descriptible de façon endogène, alors même qu'il évolue globalement sous l'effet d'évolutions exogènes (pour le cas romand : en France et en Suisse alémanique). Il faut donc introduire un facteur supplémentaire pour justifier l'hypothèse d'une quelconque *accumulation* littéraire.

Casanova, je l'ai dit, privilégie l'analyse des croyances littéraires. Son étude du cas irlandais consiste ainsi à repérer les revendications artistiques antagonistes et leur évolution. Elle dégage entre autres un « néo-romantisme », un « réalisme, d'abord paysan, puis lié à l'urbanité et à la modernité littéraire et politique », un « irrationalisme folkloriste et spiritualiste », ou une « entreprise romanesque iconoclaste »<sup>47</sup>, et les rapporte à une gamme de convictions extra-littéraires mêlant judicieusement le communisme, le herderianisme, le catholicisme ou le protestantisme. Dans une telle optique, ce qui correspond à l'autonomisation du



champ littéraire irlandais, c'est tout simplement la revendication progressive de l'autonomie de l'écrivain par rapport à sa langue maternelle (ou seconde, dans le cas des diglosses imposées) et à l'histoire politique de son pays d'origine. Voilà pourquoi « Beckett représente une sorte d'achèvement de la constitution de l'espace littéraire irlandais et de son parcours d'émancipation. Toute l'histoire de cet univers littéraire national est à la fois présente et déniée dans son itinéraire : on ne peut en effet la découvrir dans son œuvre qu'à condition de reconstituer le travail qu'il accomplit pour s'arracher à cet enracinement national, linguistique, politique et esthétique<sup>48</sup>. » Autrement dit, un espace littéraire devient semi-périphérique lorsque ses écrivains commencent à défendre une autonomie de la littérature, et il « s'émancipe » lorsque cette revendication se confond avec leur programme artistique. Le centre n'est donc pas une entité géographique repérable historiquement, ce qui explique dans le même temps qu'il puisse osciller indifféremment entre Londres et Paris, selon qu'il s'agit de Shaw, de Joyce ou de Beckett. Le centre correspond à la tâche aveugle du modèle de Bourdieu et à cette norme littéraire extrapolée à partir du cas de Flaubert ou de Baudelaire. L'oxymore « centraux excéntriques » ne désigne en somme rien d'autre que ce court-circuit entre les hypothèses et la conclusion, et l'impossibilité de décrire *historiquement* ce qui est en jeu ici. Ce chapitre de Casanova ne contient donc pas le modèle de la légitimation progressive d'une littérature périphérique à l'échelle mondiale, mais le récit factuel réussi d'une adéquation historique entre les aspirations de certains écrivains irlandais et les normes d'un champ littéraire français encore imprégné des valeurs artistiques post-flaubertiennes.

Un tel angle d'analyse explique que les textes littéraires soient moins utiles à la démonstration que les *lettres* de Shaw ou de Beckett, les *textes critiques* de Joyce ou encore les *entretiens* de Seamus Heaney<sup>49</sup>. Sur ce point encore, Casanova reconduit en effet la *distance au texte* propre au modèle de Bourdieu. Et comme la sociologie de la littérature de Bourdieu est avant tout une sociologie des auteurs<sup>50</sup>, les textes ne sont pertinents que dans la mesure où ils fournissent des indices sur les prises de position des écrivains. Il ne s'agit pas du régime philologique de la preuve encore privilégié par Damrosch (et Casanova ne pratique pas la micro-lecture). On comprend qu'il soit dès lors plus judicieux de se pencher sur les préfaces, les journaux intimes ou les correspondances – bref, sur ce qui semble exprimer le plus directement

les croyances littéraires. C'est ce que fait Casanova, et elle lit par exemple le *De vulgari eloquentia* de Dante plutôt que *La Divine comédie*; l'*Éloge de la Créolité* plutôt que les romans de Chamoiseau.

À cette distance du texte, l'étude de la littérature mondiale s'épuise dans l'analyse des croyances artistiques réglant l'ensemble des échanges de l'espace littéraire mondial, à partir du centre d'où elles émanent. Et ce marché symbolique transparaît dans les textes, sous la forme d'intentions déclarées d'écriture plus ou moins conformes aux valeurs littéraires dominantes. Ce degré de généralité de la croyance rend inutile la prise en compte des détails du texte si prisés par la micro-lecture. Cette indifférence, que lui reproche un Prendergast encore très attaché à « l'analyse littéraire<sup>51</sup> », me semble au contraire devoir être pointée comme la possibilité d'un déplacement fertile du point de vue sur les textes. Et si le modèle retenu par Casanova ne répond pas complètement aux ambitions proclamées de neutralité descriptive, parce qu'il engage clandestinement une définition impensée de la littérature, il faut lui concéder que la grande distance aux textes qu'elle privilégie est sans doute la condition nécessaire – à défaut d'être suffisante – d'une conceptualisation rigoureuse de la littérature mondiale.

### Distance aux textes, circulation des formes et semi-périphérie (littéraire)

La rupture avec la micro-lecture (*close reading*) est au cœur du projet de Franco Moretti. Le programme de recherches esquissé dans son article (« Hypothèses sur la littérature mondiale ») est plus éloigné encore de Damrosch que ne l'était Casanova. Moretti ne parle même plus de lire les préfaces ou les correspondances des écrivains. Il suggère, *dans un premier temps*, de lire le plus grand nombre possible d'histoires littéraires nationales pour se faire une idée des mouvements de fond qui structurent la littérature mondiale. Il propose ensuite, mais dans un second temps seulement, de revenir aux textes. Riche d'un aperçu (même vague et lacunaire) de la dynamique d'ensemble, l'historien de la littérature sélectionne alors les œuvres qui lui paraissent exemplifier le plus adéquatement les tensions propres à cette zone de circulation mondiale; il les analyse enfin de façon à rendre lisibles les conséquences *formelles* de leur inscription dans un tel espace.

Si Moretti rompt avec la micro-lecture, c'est donc pour déboucher sur un nouveau formalisme, et sur un retour aux textes

que Casanova n'envisage pas. La référence à Wallerstein, dont le modèle inspire la configuration de la littérature mondiale retenue dans l'article, n'est en somme qu'un détour dont Moretti semble attendre qu'il ouvre de nouveaux horizons aux études littéraires.

Pour organiser le *corpus* de la littérature mondiale sur d'autres bases qu'une lecture exhaustive et méticuleuse, Moretti propose de regrouper les textes par genres. L'objet propre de l'historien de la littérature mondiale devient alors la diffusion des genres fabriqués dans le centre et exportés dans la semi-périphérie et la périphérie.

Une étude de cas doit être convoquée ici à l'appui des « hypothèses » programmatiques contenues dans l'article. Elle forme la troisième partie de *l'Atlas du roman européen*<sup>52</sup> et porte sur la diffusion du genre romanesque à l'échelle européenne, au XIX<sup>e</sup> siècle principalement. Contre Curtius, qui fit l'histoire de la littérature européenne, et contre la littérature comparée (à dominante nationale) qui serait en droit, depuis un peu plus d'un an, de postuler autant de traditions littéraires distinctes que d'États membres (soit 25), les enquêtes de Moretti font émerger trois Europe pour le XIX<sup>e</sup> siècle: une « superpuissance narrative » (Angleterre, France, Danemark), une semi-périphérie (Italie, Espagne, Hollande) qui voit déferler la vague du roman moderne avec quelques décennies de décalage, et une périphérie (Pologne, Hongrie, Roumanie) qui la subit encore plus tardivement.

L'article consacré à la littérature mondiale prolonge ces conclusions dans deux directions: il étend à l'échelle mondiale l'espace de diffusion du genre romanesque; et il présuppose ce que l'étude européenne conjecturerait seulement à partir des résultats obtenus, à savoir que cet espace a la structure tripartite d'un système-monde (centre, semi-périphérie, périphérie). Ces deux prolongements soulèvent de nouvelles interrogations.

D'abord, Moretti ne propose aucune définition rigoureuse de la notion de genre, alors même qu'elle est l'unité d'analyse de son programme de recherche. Au roman, Moretti a ajouté récemment le pétrarquisme, l'imagination mélodramatique et le sonnet<sup>53</sup>. Cette « encyclopédie chinoise » mériterait d'être clarifiée. Faut-il définir le genre de façon théorique, ou décrire les genres avérés historiquement, même s'ils ont depuis lors été oubliés dans les archives<sup>54</sup>? L'enjeu est de taille: pour garantir la comparaison de chacune des enquêtes à mener sur des genres distincts et une accumulation des résultats qui mènera peut-être à des constats un tant soit peu généraux, il est nécessaire de définir une matrice théorique minimale.

Moretti semble pencher pour le genre défini théoriquement: le genre, selon lui, résout de façon formelle une contradiction vécue socialement par les écrivains et les lecteurs (le roman sentimental, dans cette perspective, convertit la fidélité conjugale en intérêt général, et soulage la douloureuse tension vécue par nombre de lectrices entre l'émergence de l'espace public (masculin) – et des libertés qui en découlent – et leur propre confinement à l'espace privé). Bref, le genre répond littérairement à une question sociale (*problem-solving analysis*). Et il disparaît lorsque la pertinence du genre se résorbe sous le coup des transformations économiques et politiques. Cette conception, issue en partie des travaux de Fredric Jameson, convient peut-être aux évolutions génériques observables au centre du système littéraire mondial. Mais on peut douter que la raison des renouvellements littéraires périphériques (voire semi-périphériques) se trouve entièrement dans une expérience du contexte social périphérique: les classes cultivées des périphéries souffrent en effet souvent d'héroïanisme<sup>55</sup>, si bien que la contradiction que vivent les auteurs (et les lecteurs) périphériques naît moins d'une situation sociale effective (telle que l'*objectiverait* un marxisme conséquent) que d'une situation sociale vécue sur un mode semi-imaginaire; la nature de ce compromis opéré par l'écrivain (et apprécié des lecteurs) entre un genre imposé par le centre et certaines traditions locales, que formule Moretti dans « Hypothèses sur la littérature mondiale », répond alors à une expérience vécue trop mêlée et trop ambivalente pour qu'on puisse en suivre les répercussions formelles dans le cadre d'une conception marxiste des phénomènes culturels. Aussi est-il regrettable que la définition du genre choisie par Moretti repose sur une catégorisation des situations sociales qui tend à amalgamer une grande diversité d'expériences symboliques hétéroclites. En d'autres termes, on peut se demander si les questions qu'expriment formellement les écrivains, et dans lesquelles se reconnaissent les lecteurs, sont entièrement « sociales », au sens où l'on pourrait les inférer d'une contextualisation économique et politique.

Cette différenciation des logiques d'évolution littéraire, selon qu'elles se déploient au centre, à la semi-périphérie ou à la périphérie, constitue sans doute l'acquis majeur d'un transfert du modèle de Wallerstein dans les études littéraires. Il est donc crucial de les spécifier. On pourrait faire l'hypothèse que la semi-périphérie littéraire se distingue de la périphérie par des ressources (traditions culturelles locales, degré d'éducation des populations

lettrées, connaissance des littératures étrangères, donc « intraduction », mais aussi adéquation de l'expérience vécue et de la situation sociale, avec ce que cela ouvre en termes de mobilisation de l'imaginaire et d'action collective, etc.) plus importantes, et même suffisantes pour se réapproprier les formes en provenance du centre; la périphérie, par contre, subirait l'hégémonie du centre jusqu'à la reconduire par un mimétisme irrépressible.

Un malentendu dissipé entre Moretti et moi mérite d'être mentionné ici, parce qu'il aidera peut-être à mieux faire comprendre nos positions respectives. Dans une version antérieure de cet article, je reprochais à Moretti de ne pas conserver la notion de semi-périphérie dans son geste de généralisation théorique, et de reconduire ainsi une dichotomie marxisante (dominants-dominés) que ses travaux empiriques incitent précisément à assouplir, sinon à écarter. Moretti m'a invité à relire son article « More Conjectures » dont la troisième partie répond à Kristal sur un point qui engage la notion de semi-périphérie. À y regarder de plus près, cependant, il m'est apparu que la réponse de Moretti ne m'avait pas satisfait, parce qu'elle s'inscrit dans les présupposés de la question de Kristal et porte sur l'adéquation ou non de la semi-périphérie littéraire et de la semi-périphérie économique, ainsi que sur la possibilité de mouvements au sein de la tripartition proposée par Wallerstein. Dans ce cadre, Moretti ne pouvait pas répondre à une question que je me posais de façon confuse, et qui, désormais formulée grâce à cet échange de courrier électronique, me semble redoutable: peut-on transférer l'hypothèse de la semi-périphérie au strict plan littéraire, et *ensuite seulement* s'interroger sur sa place dans le système économique mondial? Peut-on, en d'autres termes (bien caricaturaux), découpler la « superstructure » symbolique de l'« infrastructure » matérielle et imaginer une philosophie de l'histoire littéraire, non pas « idéaliste », mais, sur ce point précis, *postmarxiste*? Moretti l'envisage entre les lignes, dans « More Conjectures », et évoque la schématisation d'un « diagramme du pouvoir symbolique » à l'échelle mondiale<sup>56</sup> – pour aussitôt suggérer la difficulté de sa réalisation. Mais peut-être le postmarxisme doit-il s'armer ici d'un précepte on ne peut plus marxiste: « pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté »?

### Routes littéraires et plaques tectoniques culturelles

À ce stade, nous sommes en mesure d'envisager les contours très généraux d'un concept rigoureux de la littérature mondiale. La distance aux textes semble être la condition épistémologique d'une intelligibilité des phénomènes littéraires à grande échelle. Le contexte intellectuel, voire institutionnel, des études littéraires est sans doute l'un des motifs de cette rupture avec la micro-lecture. La lassitude éprouvée à reconduire les procédés de la nouvelle critique, le désir d'un renouveau de l'histoire littéraire qui serait nourri d'un rapport critique aux propositions des *Cultural Studies* et des *Postcolonial Studies* et collerait à la mondialisation dominante des objets de recherche, ainsi qu'une certaine aspiration diffuse à renouer le dialogue avec les sciences humaines semblent avoir préparé les esprits à cette petite révolution. Il reste cependant à préciser la teneur de ce *nouveau formalisme* ouvert par une histoire mondiale de la littérature. Le pari consiste à miser sur les retombées formelles à venir, et à présenter ce décentrement radical comme un simple détour pour les études littéraires. L'un des problèmes les plus épineux à résoudre tient d'ores et déjà à la question de la traduction, et plus généralement, à l'articulation souple des formes littéraires et de leur « langue d'origine ». Le détour par le modèle du système-monde vise à égarer en chemin le fétichisme philologique pour arriver à un formalisme propre à quadriller, *dans les textes mêmes*, un domaine d'objet spécifique. La solution générique choisie par Moretti, de même que la sollicitation des taux d'intraduction envisagée par Casanova, sont encore trop imprécises pour surmonter une telle difficulté.

Cette distance nécessaire aux textes littéraires rejoint la distance aux sources historiques défendue par Randall Collins dans *Macrohistory. Essays in Sociology of the Long Run*<sup>57</sup>. Prenant acte du savoir savant accumulé sur des phénomènes historiquement récurrents, tels que les révolutions sociales ou l'émergence des États, Collins propose de synthétiser les acquis partiels des historiens pour dégager des généralisations nouvelles. Cette assumption d'une connaissance de seconde main, pour ainsi dire, est le point de départ de la macrohistoire. Et l'un des instruments théoriques les plus aboutis de cette macrohistoire naissante est selon Collins la notion d'économie-monde. Baptisons donc « macrohistoire de la littérature mondiale » la *ligne de fuite* des tentatives que j'ai discutées jusqu'ici.

Prenons acte, en outre, du fait que le transfert des modèles sociologique ou historiographique dans le champ de la littérature mondiale s'est accompagné d'un balisage relativement rigoureux du « monde » où elle évolue. Il est même très stimulant d'imaginer la littérature mondiale sous les traits d'une vectorisation des échanges littéraires variant en fonction des zones centrale, semi-périphérique ou périphérique où ils se déploient. Cette tripartition de l'espace mondial de la littérature suggère des modalités diverses d'évolution, et des historicités non seulement décalées, c'est-à-dire étagées avec plus ou moins de retard sur un même axe normatif de développement, mais différentes dans leurs logiques mêmes. Ce serait aussi une manière de repenser l'effet en retour des innovations de la semi-périphérie, voire de la périphérie, sur le centre.

La littérature mondiale désignerait alors les itinéraires suivis par certains agencements formels *stabilisés* – mais toujours exposés au démembrement, à la reconfiguration et à l'emprunt sauvage. À condition de préciser la nature de ces agencements, on pourrait retracer une route du roman, de l'octosyllabe ou encore du haïku, analogue à celle de la soie, de l'opium ou du thé.

L'usage conséquent du modèle de l'économie-monde impose également de ne pas cantonner l'investigation à l'avènement du capitalisme. Ce qui s'ouvre alors à l'histoire de la littérature, c'est l'évidence culturelle des civilisations antiques de la Chine, de l'Inde ou de la Grèce : des « mondes symboliques », mais non-planétaires. Et plus tardivement, l'expansion, à l'échelle du globe, de systèmes non-étatiques, comme les religions monothéistes. Autant de territoires symboliques différenciés où domine une diffusion parfois *non-marchande* des formes littéraires, qui s'interpénètrent à la manière de plaques tectoniques culturelles. Avant la mondialisation actuelle, un très long processus de désenclavement d'Empires et de dissémination désignerait certaines conventions d'écriture. La littérature mondiale désignerait alors l'ensemble de ces parcours de formes, à l'échelle des mondes qu'elles sillonnent et qui s'imbriquent avec d'innombrables frictions.

La macrohistoire de la littérature mondiale n'incite pas seulement à rompre avec les habitudes intellectuelles des études littéraires. Elle impose aussi une redéfinition de l'organisation du travail qui y prévaut actuellement. Si les propositions récentes concernant la littérature mondiale sont avant tout programmiques,

c'est parce que la tâche qu'elles appellent est gigantesque. Quelques chercheurs réunis dans un colloque n'y suffiront pas. Il est donc nécessaire de réfléchir aux modalités d'un véritable travail collectif, articulé autour d'hypothèses simples mais rigoureuses, et tirant parti des nouvelles possibilités électroniques de mise en réseau des compétences. Jonathan Arac a beau jeu de comparer les aspirations de Moretti à celles d'« un professeur allemand du bon vieux temps », souhaitant diriger une équipe de spécialistes dont il superviserait la synthèse des travaux<sup>38</sup>. J'y vois pour ma part un autre héritage, dont la revendication rapproche les études littéraires du versant le plus fertile des sciences humaines – à savoir l'effervescence intellectuelle caractéristique, au choix, de l'école des *Annales* du temps de Fernand Braudel, du centre Fernand Braudel longtemps dirigé par Immanuel Wallerstein (Binghamton University, New York), ou du Centre de sociologie européenne animé jusqu'à une date récente par Pierre Bourdieu.

#### Notes

1. D. Damrosch, *What is World Literature?*, Princeton University Press, Princeton, 2003.
2. P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Éditions du Seuil, Paris, 1999.
3. F. Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, n° 1, 2000, p. 55-67. Traduction française de Raphaël Micheli dans la revue *Études de lettres* (Lausanne), n° 2, 2001, p. 9-24.
4. Dans la *New Left Review*: C. Prendergast, « Negotiating World Literature », n° 8, 2001, p. 100-121 (cet article revient également, sans ménagement, sur le livre de Casanova); F. Orsini, « India in the Mirror of World Fiction », n° 13, 2002, p. 75-88; E. Kristal, « Considering coldly... » A Response to Franco Moretti », n° 15, 2002, p. 61-74; J. Arac, « Anglo-Globalism », n° 16, 2002, p. 35-45; voir aussi E. Apter, « Global *Translatio*: The "Invention" of Comparative Literature, Istanbul, 1933 », *Critical Inquiry*, n° 29, 2003, p. 253-281.
5. D. Damrosch, *op. cit.*, p. 281-288.
6. *Ibid.*, p. 289.
7. *Ibid.*, p. 297-300.
8. *Ibid.*, p. 290-297.
9. *Ibid.*, p. 27-28.
10. *Ibid.*, p. 26.
11. A. Candido a admirablement montré les effets littéraires de l'hégémonie européenne au Brésil au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, notamment à travers le cas du transfert tardif des formules naturalistes (voir « Littérature et sous-développement » (1970), dans *L'En droit et l'Erreur: essais de littérature et de sociologie*, Unesco/Métailié, Paris, 1995).

12. D. Damrosch, *op. cit.*, p. 26.
13. *Ibid.*, p. 15.
14. Comme cette comparaison du *Dit du Genji* et de *À la recherche du temps perdu* qui semble si prometteuse à Damrosch (*ibid.*, p. 299).
15. La contrainte didactique de donner un enseignement sur le drame ou l'art du récit, par exemple (*ibid.*, p. 299-300).
16. J'adopte ici la formulation temporelle de la disjonction suggérée quelque part par Goodman (*Faits, fictions, prédictions*, Éditions de Minuit, Paris, 1984 [1954], p. 110; l'énoncé classique du problème se trouve aux pages 87-88 de la traduction française).
17. P. Casanova, *op. cit.*, p. 232-237.
18. *Ibid.*, p. 236.
19. *Ibid.*, p. 229.
20. *Ibid.*, p. 28.
21. *Ibid.*, p. 127.
22. *Ibid.*, p. 233.
23. *Ibid.*, p. 124.
24. Cet *a priori* national de Casanova est discuté par Prendergast (*loc. cit.*, p. 111-112). J'ajouterais qu'il se même parfois, dans *La République mondiale des lettres*, de catégorisations plus larges des contextes (Amérique latine, Scandinavie, p. 138-143) ou plus serrées (d'où les monographies succinctes de la seconde partie). Aux critiques de Prendergast, il faudrait donc ajouter des remarques sur les modalités de passage entre ces différents niveaux d'analyse. Il en sera question plus loin.
25. Voir notamment « Quelques propriétés des champs », dans *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, Paris, 2002 [1984], p. 113-120.
26. P. Casanova, *op. cit.*, p. 65.
27. *Ibid.*, p. 228.
28. Le taux d'« intraduction » (de traduction des littératures étrangères dans une langue donnée) semble être l'un des critères majeurs dans la détermination des capitales littéraires (*ibid.*, p. 230-232). La récolte et l'interprétation des statistiques relatives aux taux et aux structures des littératures traduites sont sans doute l'un des enjeux majeurs d'une histoire de la littérature mondiale, entendue comme une histoire de la circulation des phénomènes littéraires à grande échelle. Mais faute d'une corrélation théoriquement argumentée entre le taux d'« intraduction » et la domination symbolique d'une capitale, ces indices chiffrés ont le sens qu'on veut bien leur prêter. En l'occurrence, un taux d'« intraduction » de 3,3 % témoigne pour Casanova de la fermeture intellectuelle (nuisible à la création) de la production anglo-saxonne, un taux de 33 % (au Portugal) est le reflet d'une production nationale insuffisante et de la nécessité d'importer des littératures étrangères pour un public local lettré, tandis qu'un taux compris entre 14 et 18 % (cas de la France, *bien sûr*, et de l'Allemagne) caractérise un fort « pouvoir littéraire » s'il est accompagné d'un taux d'exportation important.
29. *Ibid.*, p. 51-59.

30. Les critiques, du côté des commentateurs anglophones, n'ont pas manqué d'égratigner le parisianisme des hypothèses ou des constats (comment trancher ?) de Casanova (Prendergast, *loc. cit.*, p. 106, note, et p. 117-118; Damrosch, *op. cit.*, p. 27, note), mais sans jamais proposer une manière plus rigoureuse de démontrer la prédominance d'une capitale littéraire.
31. « Existe-t-il une littérature belge ? Limites d'un champ et frontières politiques », *Études de lettres*, n° 4, 1985, p. 3-6. Cité par Casanova p. 258 de son ouvrage.
32. P. Casanova, *op. cit.*, p. 247.
33. *Ibid.*, p. 33.
34. *Ibid.*, p. 67.
35. *Ibid.*, p. 439-444.
36. *Ibid.*, p. 15.
37. *Ibid.*, p. 23.
38. *Ibid.*, p. 25.
39. *Ibid.*, p. 25.
40. F. Braudel, « L'expansion européenne et la longue durée », conférence de 1975 restée inédite jusqu'à sa publication posthume dans *Les Ambitions de l'histoire*, Éditions de Fallois, Paris, 1997, p. 373-385 (citation p. 378), *Ibid.*, p. 382.
41. La lecture paradigmatique de *L'Éducation sentimentale*, qui résume l'ensemble des présupposés de Bourdieu lorsqu'il travaille à l'échelle d'une œuvre, et non plus à celle des déterminations collectives d'un champ littéraire, présente ainsi la réflexivité de Flaubert sous les traits d'une « sublimation » d'un « rapport à l'héritage » caractéristique du personnage de Fabrice – « rapport à l'héritage [qui] s'enracine toujours dans le rapport au père et à la mère, figures surdéterminées en qui les composantes psychiques (telles que les décrit la psychanalyse) s'entrelacent avec les composantes sociales (telles que les analyse la sociologie) ». (*Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Éditions du Seuil, Paris, 1992, p. 29). C'est dire que la réflexivité des écrivains ne doit pas grand-chose à un état quelconque du champ littéraire.
43. P. Casanova, *op. cit.*, p. 121.
44. *Ibid.*, p. 411-437.
45. *Ibid.*, p. 433.
46. *Ibid.*, p. 413-416.
47. *Ibid.*, p. 424-425.
48. *Ibid.*, p. 431.
49. *Ibid.*, respectivement p. 425, 432, 427 et 431.
50. Pour reprendre une expression de J.-L. Fabiani (dans son article « Les règles du champ », dans B. Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Devis et critiques*, La Découverte, Paris, 1999, p. 84).
51. C. Prendergast, *loc. cit.*, p. 118-120.
52. F. Moretti, *Atlas du roman européen (1800-1900)*, Éditions du Seuil, Paris, 2000 [1997].

53. F. Moretti, « More Conjectures », *New Left Review*, n° 20, 2003, p. 73-81.
54. C'est le parti pris de M. Cohen, lorsqu'elle exhume admirablement le roman sentimental français du XIX<sup>e</sup> siècle, dans *The Sentimental Education of the Novel* (Princeton University Press, Princeton, 1999). Le catalogue de ces genres reconnus comme tels dans le passé, mais oubliés aujourd'hui, peut toutefois s'avérer vertigineux (voir F. Nies, *hrg und komment., Genres mineurs: Texte zur Theorie und Geschichte nichtkanonischen Literaturen (vom 16. Jahrhundert bis zum Gegenwart)*, Fink, München, 1978).
55. « Comme disent volontiers, par auto-persiflage, les intellectuels sud-américains en comparant à l'attitude d'Hérode, prince oriental qui vivait imaginairement à Rome, leur propension à vivre débats et modes par référence aux courants intellectuels européens » (J.-Cl. Passeron, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature* (en collab. avec Cl. Grignon), Gallimard/Éditions du Seuil, Paris, 1989, p. 18, note).
56. F. Moretti, « More Conjectures », *loc. cit.*, p. 80.
57. R. Collins, *Macrobistory. Essays in Sociology of the Long Run*, Stanford University Press, Stanford, 1999.
58. J. Arac, « Anglo-Globalism », *loc. cit.*, p. 44-45.